

Sylvia Aguilar Zéleny

Poubelle

*Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Julia Chardavoine*

Roman

*Pour mon fils Juan,
Parce que oui, parce que je peux.*

*Trash don't know the meaning of use.
Just like you kids.*

Dorothy Allison

PREMIÈRE PARTIE

I

La maison était petite. C'était une maison avec tous les jours de quoi manger. Quatre murs bien solides. Des fenêtres, une porte et une serrure. Une bonne serrure. Deux lits de camp, trois chaises, une table et une petite gazinière. Des tasses, des assiettes, des cuillères, des couteaux. Oui, la maison avait une serrure.

Je vivais là avec elle.

Si je ferme les yeux, je la revois. Le visage comme fraîchement lavé. Les cheveux en queue-de-cheval. Toujours un tablier enfilé par-dessus ses vêtements, les poches avant bourrées de clés, de petites pièces, de billets de vingt pesos, d'images de la Vierge, de fil à coudre. Avec une aiguille glissée dans la bobine.

Elle faisait le ménage de l'autre côté, là-bas, chez des *gringos* ou peut-être chez des Mexicains qui vivaient comme des *gringos*, je ne sais pas. Je sais seulement qu'elle traversait le pont du centre-ville tous les jours pour aller à *Gringolandia*. Elle disait à qui voulait l'entendre que c'était une tannée, ces allers-retours, mais une tannée bien payée. Elle fourrait son tablier dans son sac pour que les flics à la frontière ne se doutent pas qu'elle travaillait de l'autre côté. Parfois, elle

poussait même un chariot de supermarché, va savoir où elle le dégotait. Un chariot rempli de trucs. Les *gringos*, ou peut-être les Mexicains qui vivaient comme des *gringos*, lui refilaient toujours de la nourriture, des fringues, des chaussures. Elle rentrait rarement les mains vides. Et peu importe ce qu'elle rapportait, j'étais toujours contente.

Parce que si je ferme les yeux, je me vois moi aussi, pas comme je suis maintenant, bien sûr, mais comme j'étais alors, une gamine débile, stupide. Je la regardais, je l'adorais. Quelle conne.

Dans une des maisons où elle travaillait, il y avait des petites filles. Je le sais parce que parfois elle ne rapportait que des choses pour moi : des chaussures, des jouets, des livres, des tee-shirts Barbie. Les filles ne portent plus ça, les filles ne jouent plus avec ça, les filles n'en veulent plus, elle me disait. Tout, ils leur passent tout. Elles n'ont qu'à tendre la main pour avoir ce qu'elles veulent. Regarde ça, Alicia, c'est flambant neuf, c'est comme si je venais de te l'acheter. Fais voir, essaye un peu ça, enfile ces baskets aussi, moi, je te le dis, elles sont nickel.

Les fringues, je n'en avais pas grand-chose à faire, je préférais quand elle rapportait des livres. Elles les ont déjà lus, elle disait. Et moi, j'étais contente parce que, dans les livres, il y avait des fées, des crapauds enchantés, des lapins avec des montres. Je t'ai rapporté des jouets, elle disait aussi, regarde-moi ça, on dirait qu'elles n'y ont jamais touché. Les jouets, c'était pas vraiment des jouets, c'était plutôt des jeux de société à jouer à plusieurs, des casse-tête, des puzzles très difficiles à faire sans aide. Alors que les livres, eux, ils n'avaient besoin que de moi. Je pouvais les lire toute seule.

La semaine, elle alternait entre des maisons de l'autre côté de la frontière et quelques maisons de riches ici. Très loin de chez nous. On vivait toutes les deux sur le salaire de ses

ménages et de ses autres petits boulots. T'as de la chance, elle disait, moi à ton âge, je travaillais déjà. Parfois, elle rentrait avec des vêtements à repasser pour qu'ils aient l'air tout lisses tout neufs. Ou des vêtements à raccommoder. Un ourlet, une couture, des boutons. Elle y passait ses après-midi et ses week-ends. Raccommo-der, repasser, et ainsi de suite.

Le soir, quand elle avait fini de préparer mon uniforme du lendemain et de récurer la gazinière, elle s'asseyait et me demandait de la masser. Je ne me faisais pas prier parce que j'aimais l'odeur de sa crème pour les pieds, j'aimais presser le tube et faire glisser la crème sur le dessus de son pied, puis sur la plante et enfin entre ses orteils. Tire dessus, elle me disait, fais-les craquer. Et moi, je m'appliquais, un, parce qu'elle me l'avait demandé, et deux, parce que j'aimais bien ce bruit, le *crac* de chaque orteil. Elle fermait les yeux, elle souriait et je sentais que ça lui faisait plaisir que je lui masse les pieds, que je le fasse avec des mouvements lents, doux, avec amour.

Quelle grosse conne.

Je ne sais pas ce qu'elle faisait de moi quand je n'allais pas encore à l'école. Mes plus vieux souvenirs remontent à ma première année de maternelle. Elle me tient par la main, je porte une jupe bleue, un chemisier blanc et un tablier à carreaux. J'ai d'autres images plus tard. Nous deux marchant côte à côte, je ne suis déjà plus une gamine qui traverse la rue en courant sans regarder. Sois sage, sois attentive, révise bien, elle me répétait avant de me dire au revoir. Et j'étais sage, j'étais attentive, je révisais bien, je levais la main pour répondre, je rendais mes devoirs avant tout le monde. Et je lisais à haute voix mieux que personne.

Elle venait rarement me chercher à l'école, parce que, comme je l'ai déjà dit, elle travaillait. Elle me confiait à une voisine qui avait des gosses. Je devais rester avec eux jusqu'à ce

qu'elle vienne me récupérer. Je passais le temps en regardant la télé avec les autres ou en faisant mes devoirs. Mon estomac gargouillait, je m'en souviens, mais je n'avais pas le droit de manger là, et c'était mieux comme ça parce que, moi, ce que j'aimais, c'était manger avec elle. Lui passer une tomate, peler un oignon, saler et poivrer la viande hachée, mettre la table : deux assiettes, deux verres, des cuillères, des fourchettes et un seul couteau avec lequel elle me coupait la viande. Je n'ai jamais plus mangé une soupe de *fideos* aussi bonne que la sienne. Sa sauce au *chile colorado* avec de la viande et des pommes de terre. Ses *albondigas*.

On commençait toujours par cramer légèrement les *tortillas* de maïs. On adorait ça. Je les tartinais de beurre avec un peu de sel. J'en mangeais une ou deux avant que le repas soit prêt. Parce qu'il y avait de quoi manger. Un bon plat chaud fait maison.

Les *tortillas* cramées font oublier la faim et le froid. C'est ce qu'elle disait. Elle disait aussi que c'était faux de raconter qu'il ne fallait pas manger la pâte crue des *tortillas*. Je me souviens que j'aimais l'aider à les préparer, à mélanger l'eau tiède avec la *maseca*, la farine de maïs, à remuer avec mes doigts. Et puis elle chantait toujours la même chanson quand elle faisait des *tortillas*, c'était quoi déjà ? Elle chantait tout le temps d'ailleurs, parfois j'ai encore l'impression de l'entendre chanter quand il n'y a pas un bruit, la nuit. Elle chantait en cuisinant, en repassant ou en faisant la lessive. J'aimais sa voix. Elle chantait des chansons à la mode, mais à sa manière. Pas mieux, différemment.

Ses chansons préférées parlaient toujours d'amour, de culpabilité, d'oubli, ça la faisait vibrer comme si c'était elle qui ressentait l'amour, la culpabilité et l'oubli. Il y avait des chansons qu'elle ne chantait jamais, mais quand elles passaient à la radio, elle me disait : monte le son, encore un peu.

Ses lèvres mimaient les paroles, mais sans son. Je ne sais pas ce que c'était comme chansons ni qui les interprétait, mais aujourd'hui encore, quand un morceau dans le genre passe à la radio, je la revois. Cette vieille bique, on dirait presque qu'elle me manque. Non pas qu'elle chantait bien, mais elle y mettait du cœur, ça oui, comme s'il n'y avait plus rien d'autre que ses chansons qui existait. Quand elle me surprenait en train de l'écouter chanter, elle éteignait la radio d'un coup et me disait : allez, arrête de traîner, fais-moi plutôt la lecture.

C'est elle qui m'avait donné l'habitude de lire. Je faisais la lecture pendant qu'elle raccommodait un ourlet, une couture, des boutons. Ou bien pendant qu'elle repassait une robe, une chemise, un pli de pantalon. Je ne sais plus si je l'ai déjà dit, mais en plus de faire le ménage et de garder des enfants, elle était couturière et faisait toutes sortes de retouches pour ses clients. Des gens qui avaient l'habitude de payer pour que quelqu'un fasse les choses à leur place. Elle ne m'a jamais appris à laver, à repasser ou à raccommoder. T'es trop jeune, elle me disait. T'as tout le temps d'apprendre, ça a l'air facile comme ça, mais ça l'est pas. Il faut connaître la quantité exacte de savon à mettre, la température du fer. Il faut savoir faire une couture invisible. Un jour, je t'apprendrai parce qu'on sait jamais quand on va avoir besoin de ses deux mains pour se tirer d'affaire, elle répétait.

Moi, je ne lave rien, je ne repasse rien, je raccommode encore moins, mais ce sont bien mes mains qui me tirent d'affaire. Parce qu'elle m'a aussi appris à trier les poubelles. C'est grâce à elle que je sais repérer ce qui est encore bon, ce que tout le monde veut, ce qui est presque neuf. Ça, c'est de la poubelle de compétition, elle disait. Elle regardait l'heure, puis elle ajoutait : allez, viens, petite. Petite, c'est comme ça

qu'elle m'appelait. On part chasser, y a personne à cette heure. La chasse, c'est ce qu'elle disait.

Moi, j'appelle ça travailler.

Je vais travailler, voilà ce que je me dis le matin quand je me lève.

La chasse, c'est pour les autres. Ils s'en chargent pour moi.

À l'époque, on ne s'y prenait pas comme moi maintenant. On ne passait pas la matinée sur place à guetter l'arrivée du camion poubelle. On ne se mettait pas juste en dessous de la benne, sous la cascade d'ordures pour pouvoir les attraper en premier. On ne se battait pas pour telle ou telle chose. On ne récupérait pas des trucs qu'on revendait ensuite. Non. On allait à la décharge en fin d'après-midi quand il n'y avait presque plus personne et que tout le monde se foutait de ce qu'on allait emporter. Quand il n'y avait plus grand-chose et qu'on pouvait prendre notre temps pour choisir.

À peine arrivée, elle mettait sa méthode en pratique. Marcher, marcher longtemps, repousser avec son pied un tas, puis un autre. Regarder ce qui s'éparpille. Marcher encore et encore. Et puis soudain, stop. Elle scrutait l'horizon de gauche à droite, de haut en bas. Comme un pirate à la recherche de son île au trésor. Et dès qu'elle la repérait, elle pointait l'endroit du doigt et disait : c'est là, c'est juste là, petite. Et c'était vrai, c'était là, juste là, et après avoir ouvert un grand sac-poubelle, puis un autre et encore un autre, et après avoir farfouillé longuement, on trouvait quelque chose, une poêle à frire, une couette, des fringues, des sandales dépareillées ou pas, des boîtes de conserve. Le trésor.

C'est dingue tout ce que les gens balancent, jettent, oublient. Même ce qu'ils ont de plus intime finit ici. Et ce qu'ils utilisent à moitié, nous, ça nous suffit.

Elle était experte en boîtes de conserve, on aurait dit qu'elle pouvait les flairer pour savoir où elles se cachaient. Les boîtes de conserve apparaissent au gré des saisons, c'est ce que j'ai appris plus tard. Il y a des époques de l'année où on en trouve au mieux une ou deux par semaine, sans étiquette. L'été, par contre, il y a plein de boîtes de thon. Des boîtes toutes cabossées que les supermarchés *gringos* mettent de côté. Parce que c'est ici que finit tout ce dont les *gringos* et les Mexicains ne veulent plus. Entre novembre et décembre, on trouve toutes sortes de conserves aux *sweet potatoes*, des patates douces en gros, ou à la gelée de *cranberry*, des ingrédients typiques des fêtes de fin d'année là-bas. Je ne sais pas trop ce que c'est, mais ça peut s'étaler sur du pain et ça fait du bien par où ça passe.

Elle ne vendait jamais ce qu'elle trouvait, elle gardait tout pour nous. Presque toutes nos affaires venaient des placards de ses employeurs ou de la décharge municipale. On vivait des autres. Oui, monsieur, déjà à l'époque, je vivais des restes des autres. Moi aussi d'ailleurs, j'étais un reste des autres.

Elle ne touchait jamais aux canettes, à croire qu'elle ignorait ce qu'on sait tous ici : que c'est de l'argent facile. Elle ne ramassait pas non plus les bouteilles en plastique. Le polyéthylène téréphtalate, le PET comme on l'appelle entre connaisseurs. Elle ne savait pas que ça valait quelque chose et qu'elle pouvait en tirer plein de pépettes. Tout ce que je sais sur les canettes, le PET et les métaux, je l'ai découvert quand elle n'était plus là. En vrai, on ne peut pas dire que je l'ai découvert. C'est don Chepe qui me l'a appris. Tout le monde a peur de ce vieux. Mais si tu gagnes sa confiance, alors il prend soin de toi et te protège.

Don Chepe prend soin de moi et me protège. Je fais partie de son cercle.

Ici, elle ne récupérait que des trucs basiques. Nous, que les choses soient claires, on n'a pas besoin de ça, c'est ce qu'elle me disait tout le temps. On le fait juste pour le plaisir, parce que c'est à côté, mais toi et moi, on vit bien mieux que tous ces gens. Pourquoi ? Parce que je travaille et que j'ai un salaire pour nous faire vivre. Laisse personne te faire croire que tu as quelque chose à voir avec ces petites crevardes là-bas, non, mais regarde-les en train de farfouiller dans la poubelle pour voir ce qu'elles peuvent trouver. Non, ne te retourne pas, ne lève pas les yeux, concentre-toi sur ce que tu es en train de faire. Ne pas regarder les autres pendant qu'on triait les poubelles, c'était, en réalité, sa manière de croire que personne ne la voyait, que personne ne nous voyait, que personne ne se rendait compte que nous aussi, on récupérait des choses pour survivre.

Parce que la réalité, c'est que nous aussi on farfouillait dans les poubelles. Surtout quand elle avait fait la fête le vendredi ou qu'elle avait manqué le travail une ou deux fois dans la semaine. Alors, comme il n'y avait ni pain, ni fromage, ni œuf, ni *tortilla*, on venait ici. On traversait plusieurs terrains vagues et on passait la journée ici à chercher, à chiner, à glaner.

À chasser.

C'est comme ça que j'ai appris à distinguer ce qui est encore utilisable et ce qui peut être réparé. Ce qui peut encore être mangé et ce qu'on ne donnerait même pas aux chiens. Ses leçons m'ont appris à vivre avec rien et ont fait de moi qui je suis.

C'est grâce à elle que je suis qui je suis.

C'est grâce à elle, à cette vieille bique, que je suis là où je suis.